

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Le souvenir évoqué par Florence n'était pas, sans doute, à l'avantage du jeune garçon, car il fronça les sourcils en rougissant.

—Allons, la paix, petite fille ! intervint lady Augusta d'un ton sévère.

—Pourquoi se moque-t-il de l'oncle Noll ? . . .

—Il n'est donc pas même permis d'en parler . . . reprit Gérald rageur ; peste ! quelle ardeur à le défendre !

—Et vous à l'attaquer. On dirait que vous lui en voulez, que vous êtes jaloux.

—Jaloux de quoi ? . . . de son agilité, de ses . . .

—Non, interrompit Flor, les yeux étincelants et les joues empourprées, mais de ce qu'il est le lord de Kilmore, le maître de tous les domaines, et vous un simple cadet.

L'enfant avait jeté sa phrase au hasard, n'ayant rien trouvé de plus propre à blesser l'orgueil de Gérald Ruthwen que cette constatation de son infériorité.

Elle fut effrayée du résultat produit.

La comtesse, suffoquée de colère, la foudroyait du regard, sans trouver une parole pour traduire son mécontentement.

Miss Stone, dans un sursaut effaré, avait laissé échapper toutes les mailles de son tricot et Gérald, — oh, Gérald ! toujours si flegmatique, si souverainement maître de lui, — il n'était plus reconnaissable.

Pâle de fureur, les lèvres blanches, il venait de se dresser d'un bond, et son poing levé menaçait Flor.

Néanmoins celle-ci, intrépide, ne recula ni ne baissa les yeux.

—Gérald ! murmura faiblement miss Stone d'un accent de reproche voilé.

Il s'arrêta, honteux de cette violence qui le trahissait, mais grommelant encore entre ses dents :

—Petite insolente !

—Ne l'avez-vous pas un peu provoquée, mon cher enfant ? . . . balbutia la craintive Ethel qui, pour cette timide défense, dut faire appel à tout son héroïsme.

—Voyons, ma cousine, allez-vous prendre parti dans cette sottise de discussion ? demanda lady Augusta d'un ton glacé. Cette enfant est agressive, inconvenante . . .

—Mais, grand-mère, aventura Florence qui avait envie de pleurer, ce n'est pas moi qui ai commencé. C'est Gérald . . .

—Gérald . . . Gérald . . . ce n'est pas la même chose. Gérald est ici chez lui, et vous . . .

Elle s'interrompit devant l'angoisse douloureuse, la profonde stupeur, le muet et poignant reproche des grands yeux sombres rivés aux siens.

—Vous, se reprit-elle, l'air bougon, un peu confus, vous venez de vous conduire comme une petite fille très mal élevée.

Une petite fille très mal élevée ! . . . Elle, Florence Dally, dont la pauvre mère avait formé avec des soins si constants le jugement, le cœur et les manières, elle qui s'efforçait fidèlement de se conformer aux leçons maternelles et aussi à celles, toutes pareilles, de Noll !

Une petite fille très mal élevée . . . mais ce n'était pas cette incrimination humiliante et injuste qui blessait le plus vivement Florence.

Lady Ruthwen avait failli dire :

—Vous, vous n'êtes ici qu'une étrangère.

Les mots impitoyables n'avaient pas été prononcés, mais, quand même, l'enfant les avait entendus au-dedans d'elle, aussi nettement que s'ils fussent réellement tombés des lèvres dédaigneuses de la comtesse Augusta, et c'est là ce qui l'avait atteinte en plein cœur.

Gérald était ici chez lui, mais non pas elle. La fille de Flora, la morte, ne recevait au manoir qu'une hospitalité de rencontre ; elle n'était au foyer de la famille qu'une intruse et gardée par charité.

Plusieurs fois déjà, avant cette minute cruelle, la petite Flor avait eu la vague intuition de la sourde inimitié que voilait mal l'indifférence de sa grand-mère. A cette heure, elle n'en pouvait plus douter. Et pourtant, elle n'avait fait aucun mal, sinon riposter un peu vivement aux méchancetés de Gérald.

Tout doucement, à pas furtifs, elle se glissa hors du salon.

—Ma petite Florence, où allez-vous ? demanda miss Ethel un peu inquiète.

Mais, sans doute, la petite fille n'entendit pas, car elle ferma la porte sans répondre.

—Ah ! laissez-la donc bouder ! fit Gérald en soulevant les épaules.

Non, Flor ne s'en allait pas pour bouder, mais elle ne voulait pas pleurer devant eux et son chagrin l'étouffait.

Quand Archie Brice, son service terminé, sortit de la chambre de son jeune maître, il perçut, en passant près du cabinet de travail, un bruit étrange qui le fit tressaillir.

On eût dit des soupirs, des sanglots étouffés. La pièce était toute sombre, cependant, et paraissait déserte. Mais la lueur indécise de la lune lui montra bientôt une forme noire blottie contre une des fenêtres.

C'était Flor qui pleurait, appuyée à son pupitre, sa tête échevelée enfouie dans ses deux bras.

Le vieux domestique courut à elle, tout effrayé.

—Qu'avez-vous, ma chère petite Miss ? . . . Pourquoi êtes-vous là, toute seule dans le noir, et pourquoi pleurez-vous ?

Archie, bon et dévoué, avait gagné dès les premiers instants la sympathie de l'enfant. Elle lui confia sa grosse peine et, — de l'avoir dite à quelqu'un qui lui serrait les mains, caressait ses cheveux bien doucement, en murmurant : "Pauvre petit oiseau ! chère petite fille ! . . ." cela dégonflait déjà son cœur oppressé.

—Lord Gérald mérite d'être sévèrement réprimandé, conclut Brice lorsque Flor eut terminé sa douloureuse confidence, — son respect ne lui permettait pas de blâmer ouvertement lady Augusta, bien qu'au fond . . .

La fillette secoua vivement la tête.

—Non, non, Archie, il ne faut pas que Gérald soit grondé ! . . . parce qu'il ne faut pas que l'oncle Noll sache rien de tout cela. Il aurait de la peine. N'est-ce pas que tu me promets le secret ?

Afin de forcer son acquiescement par un remerciement anticipé, elle l'embrassait sur les deux joues, et ainsi elle eût pu arracher au vieux Brice ensorcelé les promesses les plus extravagantes.

—Cher bon petit cœur, murmura-t-il tout attendri . . . Eh bien ! nous ne lui dirons rien ; mais quand vous aurez de la peine, vous savez que le pauvre Archie sera toujours là pour vous consoler.

IV

Florence était devenue, tout à coup, étrangement sauvage. Au début de son séjour à Kilmore-Castel, les appartements privés de sa grand-mère ne la voyaient pas bien souvent ; mais à présent, de parti pris, elle n'y mettait les pieds que lorsque, chose fort rare, lady Augusta l'y faisait appeler.

C'était fini, plus irrévocablement encore, des parties de lawn-tennis ou de croquet auxquelles la conviait autrefois Gérald, quand il venait au manoir de jeunes visiteurs.

Les dernières invitations du hautain garçonnet avaient été déclinées avec une froideur si accentuée, qu'il n'était plus revenu à la charge. La séparation s'était faite ainsi, absolue, entre lui et la petite cousine qui ne lui adressait pas quatre paroles par jour en dehors du bonjour et du bonsoir obligatoires entre gens de bonne compagnie.

Dès que les repas prenaient fin, Flor, qui pendant leur durée demeurait silencieuse et comme glacée sur sa chaise, s'éclipsait avec un soulagement, tandis que le reste des convives se dirigeait vers la serre ou le salon, s'il faisait froid, vers les terrasses si c'était l'été.

Noll n'avait pas prêté une très grande attention à ce changement, car, envers lui, l'enfant était plus affectueuse et plus caressante que jamais. D'ailleurs, en dehors de leurs chères séances d'étude ou de leurs promenades habituelles, il l'avait toujours vue rechercher plutôt la solitude que la société des autres habitants du château.

Dans le parc, elle avait les cygnes que sa gentillesse avait apprivoisés, et devant lesquels elle serait restée des heures entières en contemplation ; le labyrinthe des allées entre-croisées où elle aimait à se perdre au plus épais des fourrés ; et, sous les grottes de rocailles ou les rustiques abris des ronds-points, de nombreuses retraites pour s'installer avec ses jouets ou son petit ouvrage manuel.

Si la température s'opposait à ce qu'elle errât ainsi au dehors, la fillette ne quittait pas de la journée le cabinet de travail d'Olivier. Il lui en avait livré tous les secrets. C'était pour elle, tout à la fois, un sanctuaire et un musée.

Tandis que Noll, les leçons terminées, travaillait pour son propre compte, Flor, très doucement, afin de ne pas le troubler, furetait de droite ou de gauche, explorant les coins mystérieux, et faisant presque toujours, au fond des bahuts, des étagères ou des tiroirs aux trésors inépuisables, quelque nouvelle découverte. Le "grognoir", comme disait Noll, était son domaine incontesté. Là, elle se sentait chez elle, plus sûrement que l'orgueilleux Gérald dans l'immensité des biens de Kilmore.

Un an avait passé depuis la nuit de mars, sombre, pluvieuse et froide qui l'avait amenée au manoir, frissonnante, épeurée, serrée contre Mme Guéthary qui ne se sentait guère plus brave qu'elle ; un